

Caminando En marche!



Instantanées de la Covid-19

Raúl Gatica

Volume 35, numéro 1, 2021

Brisons le silence en temps de pandémie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Comité pour les droits humains en Amérique latine (CDHAL)

ISSN

1490-0661 (imprimé)

2563-6464 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gatica, R. (2021). Instantanées de la Covid-19. *Caminando / En marche!*, 35(1), 66-67.

Tous droits réservés © Comité pour les droits humains en Amérique latine, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Instantanées de la Covid-19

Par Raul Gatica

Traduction par Pierre Bernier

I

Comment est le monde là-dedans ?
Demande le vent qui se pointe à la fenêtre.

Dehors rien d'autre que bruits, voix et alarmes.
La boule aux ventouses a volé nos trottoirs,
a fait disparaître les autres fléaux.

Plus que le virus,
la peur nous est contagieuse.

Le monde tremble,
s'ébranle,
frissonne.
Nous nous appréhendons nous-mêmes;
nous refusant la toux,
la fièvre et le respir.

Nous avons blanchi nos vies à force de les laver.

II

La planète s'enfièvre sous les déclarations.
Les gouvernements crachent leurs réponses.
Faisant feu à l'aveuglette dans toutes les directions.
Réalisant que le système est un respirateur hors d'usage.

Ils vacillent et ils tremblent
ceux qui ont détourné l'avenir à leur profit.
Plus que ceux qui, avec ou sans pandémie,
ont la certitude que leur mort ne compte pas.

J'aimerais tant,
quand faiblira la rumeur des actionnaires,
que la pourriture humaine se retrouve sans masque,
et qu'aucun vaccin ne vienne la sauver.

Si on pouvait se réveiller sans souhaiter que le monde
redevienne comme avant.

III

Je suis enfermé,
le monde du dehors me regarde.
une photo du dernier restaurant, de la dernière rencontre;
de cette nuit où mes pieds
ont entonné la cumbia de mes pas en savourant la rue.

Je me fais pitié.
Je suis moi et quelqu'un d'autre.
ils m'ont transmis leur peur :
le masque est impuissant face à ce que l'on entend.

IV

Quand mes souliers chevauchent les ruelles,
sous la gifle de l'air froid,
le monde que j'ai connu se tord dans l'effroi :
dresse des cloisons de deux mètres,
et croit naïvement :
« que les malheurs ne sautent pas ».

Raul Gatica est autochtone Nñuu Savi de San Miguelito, Tlaxiaco, Oaxaca, Mexique. Journaliste, professeur, auteur et organisateur communautaire depuis toujours, il ne se considère poète qu'à l'occasion. Ses poèmes et ses contes lui ont valu une reconnaissance au niveau national et international.

Ses actions pour défendre la terre, la forêt et les droits des peuples autochtones lui ont coûté d'être emprisonné treize fois. Il a dû s'exiler après avoir subi un enlèvement et la torture.

Il vit à Vancouver depuis 2005. En 2006 le parlement a reconnu son travail de défense des droits des personnes en situation de pauvreté à Vancouver en lui décernant la médaille David Stuart. En 2013 le sénat lui a remis la médaille de la Reine Élisabeth pour souligner sa grande contribution à la défense des travailleurs migrants au Canada. Il a obtenu la citoyenneté Canadienne en 2014 et en 2016 il a gagné le premier prix du Books Awards pour son recueil de poèmes *Hombre Roto*.

V

La planète est un masque ambulant.
Elle enfle sa muselière pour esquiver la mort :
cagoules nouveau genre en bleu ou en blanc.
Passe-montagnes de plastique,
derrière lesquels le médecin ou le commis nous répondent
et nous repoussent.

Nous fuyons l'autre comme on s'échappe d'un assassin.

VI

Peur de toucher les poignées.
Alors laisse les portes nues.
Ou plutôt : bas les portes !
Comme ça je n'aurai pas besoin de crocheter pour t'embarquer.

Refuse la quarantaine.
Oublie les foutus deux mètres.
Contaminons-nous
toi de moi,
moi de toi,
Que les virus nous écrasent,
nous piétinent,
nous écrabouillent
et qu'ils déambulent partout où ils veulent
jusqu'à ce que nous mourrions entre nous.
En ces temps où la mort n'est qu'un nombre,
un orgasme est la seule chose acceptable.
Mais je tiens à t'avertir :
j'aurai un problème si tu exiges
que je mette une capuche ailleurs qu'en bas du nombril.

Vancouver, B.C., 3 juin 2020



Illustration par Frédéric Gosselin